

**Zeitschrift:** Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires

**Herausgeber:** Empirische Kulturwissenschaft Schweiz

**Band:** 67 (1971)

**Heft:** 1/3: Beiträge zur schweizerischen Volkskunde im 19. Jahrhundert : Festgabe der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde zu ihrem 75jährigen Bestehen = Traditions populaires suisses au 19e siècle : publication de la Société suisse des Traditions populaires à l'occasion de son 75e anniversaire

**Artikel:** Chansonnettes, rondes et comptines fribourgeoises de la fin du XIXe siècle

**Autor:** Brodard, François-Xavier

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-116691>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 07.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Chansonnettes, rondes et comptines fribourgeoises de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle

Par *François-Xavier Brodard*

Au cours de plusieurs colonies de vacances passées avec les enfants d'Estavayer-le-Lac (Fribourg) dès 1936, j'ai cherché à recueillir parmi eux des formules fixes: chansonnettes mimées, rondes; comptines surtout, servant à désigner le metteur en train du jeu que l'on va commencer, son rôle étant de poursuivre ou dénicher les autres joueurs dont l'un devra à son tour assumer le même rôle. Ma tâche s'avéra tout d'abord ardue: nul ne semblait rien savoir. Mais une fois les gosses mis en train, j'ai pu recueillir parmi eux une soixantaine de ces formules, comportant d'assez nombreuses variantes soit dans la mélodie, soit surtout dans le texte. Certains enfants, venant d'autres localités, m'en citaient d'autres parfois. Mais ce qui fut le plus intéressant, c'est que l'institutrice présente se piqua au jeu. Elle alerta même sa mère Mme Rossier-Carrard, née à Estavayer-le-Lac en 1880 et ses sœurs (\* 1909 et 1913 à Estavayer) et une personne plus âgée encore, Mme Anna de Vevey-Volmar (\* vers 1857), née elle aussi à Estavayer et jouissant d'une excellente mémoire. Je fis également une enquête dans ma famille, surtout auprès de mon père Marc Brodard (\* 1862) et d'Emélie Brodard (\* 1867) ma mère, ayant toujours vécu à La Roche (Gruyère). Je fus frappé de retrouver chez eux un certain nombre des formulettes recueillies à Estavayer soit pour la même époque, soit pour le début et le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle. Je présenterai ici uniquement des formulettes datant du siècle dernier, citant au passage leur survivance cinquante ans plus tard sous une forme parfois peu modifiée, comparant aussi ces formulettes avec d'autres, même plus récentes, qui s'inspirent du même thème ou reproduisent une partie de l'ancienne formule.

Chose curieuse, alors qu'au siècle passé le patois était la langue unique en dehors de la salle d'école, le nombre des formulettes en patois est fort restreint. Cela tient sans doute soit à ce que, même à la campagne, les maîtres et maîtresses prônaient l'usage du français et combattaient le patois, soit à ce que les jeux en commun étaient surtout en usage à l'école, pendant les récréations. Si les enfants de la ville disposaient de beaucoup de temps pour jouer ensemble et étaient plus près les uns des autres pour constituer une équipe de jeu, les enfants de la campagne, plus isolés les uns des autres, avaient beaucoup moins de loisirs. Les jours de congé et durant les vacances, nos villages étant très agricoles, et les travaux des champs se faisant unique-

ment à la main, les enfants devaient participer aux travaux selon leur âge et leurs forces, dès l'âge de six ou sept ans déjà, garder les petits, raccommoder, laver, remplacer la maman occupée soit sur le pré soit au ménage, etc. Les formulettes de jeux proviennent donc surtout de la ville. Les formules en patois sont peu nombreuses. J'en ai expliqué le motif pour la campagne. Il faut ajouter qu'en ville où le patois était encore assez connu des adultes – dont un certain nombre avaient été élevés à la campagne – ces gens-là ne se soucièrent nullement d'apprendre le patois à leurs enfants et de leur léguer les formules en patois qu'ils connaissaient. Ils devaient les juger, si l'on compare avec ce qui se passe de nos jours à la campagne, dans des circonstances identiques, trop peu «distinguées», le patois faisant figure à leurs yeux de langage de bas étage, sentant «le paysan!».

J'ai remarqué que les filles savent beaucoup plus de formulettes que les garçons, les femmes que les hommes. Non seulement la mémoire de l'élément féminin est beaucoup plus fidèle, mais l'instinct ludique des filles est beaucoup plus développé que celui des garçons, dans le sens «poétique» et gracieux. Les garçons, eux, préfèrent les jeux plus violents, exigeant force ou adresse, les comptines les plus brèves. Ils laissent aux filles les chansonnettes et les rondes.

Certaines formulettes portent, dans leur texte, la marque de leur origine française. Les mélodies sont – ce qui est ordinairement le cas pour les chants enfantins – en do majeur. Le rythme en est, à une exception près, binaire, le premier temps étant fortement accentué. Comme je l'ai dit, je me bornerai à citer des formulettes déjà en usage vers 1885. Quelques-unes même datent de 1875 ou même d'avant cette date. Cependant, comme une bonne partie d'entre elles survivaient au début du XX<sup>e</sup> siècle ou survivent encore, j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt d'en signaler ici la présence dans certaines localités fribourgeoises, avec leurs modifications de musique ou de texte. Voici donc, un peu pêle-mêle, des formulettes de rondes, de comptines et de chansonnettes, certaines d'entre elles pouvant être utilisées à divers usages, ce qui empêche d'en établir une classification rigoureuse par genres distincts.



C'est sans doute la «sœur qui est au lit» qui aura suggéré aux enfants l'idée des «petits qui piss'nt au lit». On trouve un détail semblable dans des formulettes plus récentes. Celle-ci par exemple (Estavayer, 1930):

Un petit chat gris	Ce n'est pas permis
Qui faisait pipi	De faire un pipi
Sur un tapis gris.	Sur un tapis gris
Sa maman lui dit:	Si joli.

Ou cette autre encore sur l'air de Pimpanipâille (cf. page 166)

Une petit' fille  
Assis' sur un pont  
Lève sa chemise  
Fait pipi dans l'eau

Puis on continue en musique encore:



Com - bien de goutt's fait - ell'?

L'interrogé dit un chiffre: 10, par exemple. Le meneur de jeu compte alors jusqu'à 10. L'enfant sur lequel tombe ce chiffre est dehors (Monthey, Valais, vers 1955).

### *Catherine de Paris*

Voici une formule de chant pour ronde qui vient sûrement de France. Elle a connu chez nous une vogue durable. La mère de Mme Rossier la chantait déjà (\* vers 1850). Elle se chante sur le même air que «Quelle heure est-il?»

- |                                   |                                  |
|-----------------------------------|----------------------------------|
| 1. – Cath'rin' de Paris           | 4. – On dit qu'il y fait si beau |
| 2. – Prête-moi tes souliers gris, | 5. – Qu'on y voit les quatre     |
| 3. – Pour aller en Paradis        | agneaux.                         |
|                                   | 6. – (Parlé) Zig, zag, zoug!     |

Les filles tournaient cette ronde en se tenant par la main. A «zig, zag», elles levaient et baissaient les bras, puis à «zoug», lâchaient brusquement les mains de leurs voisines. Cette même ronde était en vogue à La Roche vers 1910 avec les variantes suivantes:

- |                                    |                               |
|------------------------------------|-------------------------------|
| 1. – Marguerit' de Paris           | 2. – Prête-moi ton habit gris |
| 5. – On y voit les quatr' agneaux. |                               |

Ma mère disait (\* 1867) «on y voit un bel agneau». Dans son «Annonce faite à Marie», Paul Claudel, le grand écrivain français (\* 1868) fait jouer des enfants qui chantent: «Catherin' de Paris, prête-moi tes souliers gris, pour aller en Paradis».

*Mon papa est cordonnier*

Voici une chansonnette que nous chantions vers 1910 à La Roche sur l'air de «Catherine de Paris». Deux joueurs se mettaient en face l'un de l'autre, se prenaient les deux mains et avançaient alternativement et retiraient leur main droite, puis leur main gauche, se faisant ainsi pivoter de droite à gauche puis de gauche à droite. A «Tire la ficelle», ils tiraient vivement leur main, ce qui faisait parfois tomber l'un des joueurs... ou les deux. Cette ronde a fait déjà les délices des enfants d'Estavayer vers 1875. Ils la chantaient sur l'air suivant:



- |   |         |                  |       |                  |
|---|---------|------------------|-------|------------------|
| 1 | Mon     | pa - pa          | est   | cor - don - nier |
| 2 | Ma      | ma - man         | est   | de - moi - sell' |
| 3 | Mon     | p'tit frère'     | cass' | la vais - sell'  |
| 4 | Ma      | p'tit' sœur      | la    | rac - com-mod'   |
| 5 | (Parlé) | Tir' la ficell'! |       |                  |

J'ai retrouvé cette ronde chantée vers 1920 à Estavayer, sous la forme suivante, avec le même air cependant:

Mon papa est cordonnier  
 Pour me faire des souliers,  
 Ma maman est demoiselle'  
 Pour me faire des dentell's.

La suite est identique au texte cité plus haut (3 à 5). Vers 1905, à La Roche, on ajoutait à la finale parlée «Tir' la ficelle»: Et monte au ciel! L'idée de la maman qui fait des dentelles semble reprise de la formulette «Quelle heure est-il», où la maman souris fait des dentelles pour ses petits. Le besoin de la rime a aidé à cette solution.

*Une souris verte*

U - ne sou-ris ver - te Je l'at-trap-pe par la queue,  
Qui cou-rai-t dans l'her-be Je la mon-tre à ces mes - sieurs,



Ces mes - sieurs me di - sent  
Trem-pe-z - la dans l'hui-le



Trem-pe-z-la dans l'eau. Ell' de - vien - dra un escargot!

Cette curieuse formulette n'offre aucune variante, soit pour l'air, soit pour les paroles. Le fait est assez rare pour mériter d'être noté.

*Zim! boum!*

Les luttes politiques étaient ardentes autrefois à Estavayer, entre les deux partis historiques radical et conservateur. Le parti qui sortait vainqueur aux élections faisait grand cortège en ville et – suprême avanie! – balayait symboliquement le seuil de la porte des leaders du parti vaincu! Tant d'ardeur ne pouvait manquer d'échauffer les jeunes cervelles des enfants. Vers 1885, dans le quartier de Rivaz, lors d'une victoire radicale, les enfants des vainqueurs chantaient, pour faire dépit à ceux des conservateurs:



Dzim!boum, ratapoum, Viv' les roug's à bas les blancs!

*Une poule grise*

Plus pacifique est la jolie complainte de la «poule grise» que l'on retrouve ailleurs en Romandie, mais notablement différente. En 1885 environ, on la chantait à Estavayer sur cet air:



U - ne pou - le gri - se Pour l'en-fant qui fait do-do,  
Tient dans sa re - mi - se Un jo - li pe - tit co-co.

Radio Suisse romande a diffusé, il y a quelques années, une chansonnette fort jolie à plusieurs couplets sur ce même thème. Chose curieuse, elle est à  $3/8$ : cas unique à ma connaissance.



1 Une poule blan - che Et cherche à fair' son co - co  
Qui court par la gran - ge'



Pour l'en-fant qui fait do - do

2 Une poule grise Qui court dans la bise, Et cherche, etc.  
3 Une poule rouge Qui court par Carouge, Et cherche, etc.

Remarquez qu'on a pris souci de localiser la chansonnette à Carouge et que pour avoir la rime, on n'a pas hésité à inventer une poule rouge. Après tout, pourquoi pas, quand on est poète! Et les enfants le sont, poètes. On pourrait même les croire dadaïstes tant certaines de leurs inventions poétiques défient parfois toute compréhension. Celle-ci, par exemple:

Am, stram, dram



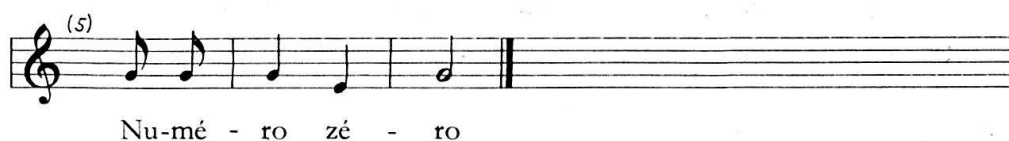
Am!stram' dram' pi - kè, pi - kè. ko - mè - gram' Mic, stram' gram'  
bou-ri bou - ri ra - ta - tam'

On la trouve à Estavayer vers 1885. Voilà une formule dont la traduction n'est pas pour demain! Aussi le texte a-t-il subi maintes altérations. Le premier «vers» devient vers 1915 à Estavayer: Am! sam', gram'; le 2<sup>e</sup>: Pikè, pikè kolègram'. Le 3<sup>e</sup>: Bourè, bourè rataplam'. Le dernier: Miss' gram' ou encore, en 1915, Mich' tram' gram'. On trouve à Fribourg et à ...Lausanne, en 1920 mich' tram' gram' également. On a éprouvé le besoin d'ajouter à ce sabir un brin d'histoire plus compréhensible. Aussi trouve-t-on, soit à Estavayer, dès 1915, au lieu du dernier vers, une suite sur le même air que les vers 2 et 3:

C'est la fille à Ducarroz  
Qui demeure à Saint-Malo  
Numéro zéro.



Ce dernier vers se chante sur l'air suivant:



Le nom de famille Ducarroz existe chez des bourgeois de Montbrelloz, village situé à 3 km d'Estavayer. Y-a-t-il ici souci de localisation? Peut-être, mais qui ne cadre guère avec le « Saint-Malo » du vers suivant! Vraiment, le sabir des premiers vers de cette comptine semble avoir gêné nos Staviacois. Vers 1930, au lieu de la finale cidessus, ils chantent, ou plutôt ils déclament sur le même rythme que celui de la mélodie:

C'est le roi des Champignons  
Qui s'est coupé le menton,  
Sans faire attention.

Nous reconnaissons sans peine l'histoire du roi qui s'est coupé le menton: elle nous sera contée du roi Pimpanipâille, le roi des Papillons, que nous verrons bientôt (p. 166).

*Am'*, *sam'*, *gram'* (autre formule)

On trouve à Fribourg, vers 1935, une autre formulette, qui commence aussi par Am' sam' gram. Mais soit la mélodie, soit la suite du texte sont différentes de la précédente. Qu'on en juge:



Je ne voudrais pas mettre un sens là où il n'y en a pas, mais je n'ai pas pu savoir s'il s'agissait de la « fille Jungo » qu'on prononce « yongo » à Fribourg ou d'une réminiscence de la fille de madame Angot ?

*1, 2, 3, je m'en vais au bois*

Voici une chansonnette fort connue, qui nous vient de France où elle se termine à « 10, 11, 12, elles sont belles rouges. »



1, 2, 3, je m'en vais au bois 4, 5, 6, cueil-lir des ce - ris's  
7, 8, 9, dans un pa-nier neuf, 10, 11, 12, ell's seront tout' roug's

Mais dès 1885, à Estavayer, on y a ajouté une suite qui se récite rythmée sur la mélodie des couplets précédents

13, 14, 15, \*fouatté comme un singe (\* = fessé)  
16, 17, 18, cuit's dans la marmite.

Vers 1915, le dernier vers devient à Estavayer «Cul dans la marmite» ce qui est bien plus amusant pour des gosses !

Vers 1915 également, on change la mélodie, contre celle-ci, que l'on trouve à la même époque à Botterens (1912) où l'on s'arrête à 12, et à Broc, où l'on va jusqu'à 15, l'histoire de cette cueillette mais sur l'air traditionnel précédent, tandis qu'à Estavayer, vers 1915, on chante :



1, 2, 3, je m'en vais au bois,  
4, 5, 6, cueil - lir des ce - ris's, etc.

Mais j'ignore si 13 à 18 étaient chantés ou récités.

*Mon père m'a donné*

Vers 1875 déjà on chantait à Estavayer l'historiette suivante, jouée à deux : A et B, placés en face l'un de l'autre. Ils exécutent les six mouvements suivants, qu'ils recommencent indéfiniment :

1. – Simultanément, A frappe ses deux mains l'une contre l'autre et B fait de même.
2. – A et B frappent leurs deux mains ouvertes chacun contre celles de son partenaire.
3. – Comme 1.
4. – A et B frappent l'une contre l'autre leurs deux mains droites.
5. – Comme 1.
6. – A et B frappent l'une contre l'autre leurs deux mains gauches.

Et l'on recommence de 1 à 6, indéfiniment. Le joueur qui se trompe dans un mouvement est éliminé. Est vainqueur celui qui demeure le dernier. Pour augmenter la difficulté, on accélère de plus en plus le rythme du jeu. Ceux qui attendent leur tour ou qui ont déjà été éliminés peuvent chanter la formule avec les joueurs en exercice.



Mon pè - re m'a don - né des ru - bans des den - tell's - sa - ti - nés  
 Pour en fair', un bon - net à ma vieil - le grand'mèr' - le grand'mèr'  
 A - vec un beau bon - net pour gar-nir son tou - pet - son tou - pet.

Vers la même époque, on retrouve ce jeu avec des paroles amplifiées et une mélodie différente. Il est attesté également à Estavayer vers 1950 sous cette seconde forme:



Mon pè - re m'a don-né des ru - bans, des ru - bans roug's et blancs  
 Il me les a don - nés pour a - voir pr a - voir un doux bai - ser  
 Il me les a re - pris pour a - voir pr a - voir dé-so - bé - i

Les formulettes suivantes sont surtout des «empros», destinés à désigner celui qui devra chercher ou poursuivre les autres joueurs jusqu'à ce qu'il en ait attrapé un qui prendra sa place. Notons tout d'abord que le mot «empro» courant jadis à Genève par exemple, ne se rencontre jamais dans les formulettes que j'ai recueillies pour le XIX<sup>e</sup> siècle et une seule fois dans celles du XX<sup>e</sup>.

En revanche, au XX<sup>e</sup> surtout, les formulettes où il faut compter jusqu'à un nombre fixé, sont fréquentes. Elles le deviennent de plus en plus. En voici deux:

### *Combien faut-il de clous*

Cette formulette est parlée. On la trouve à Estavayer vers 1885. Le meneur de jeu dit, en pointant à chaque syllabe l'index vers un joueur du cercle:

- Combien faut-il de clous pour ferrer un soulier?
- 10 (ou un autre chiffre) répond celui qui a été désigné en prononçant la syllabe -«lier».

Le meneur compte alors jusqu'au chiffre indiqué (10 par exemple). Le joueur qui est désigné quand il prononce ce chiffre est hors de cause: il ne sera pas poursuiveur ou chercheur pour la première partie de jeu. Cette corvée incombera au dernier joueur qui aura eu la «chance» de tomber sur ce chiffre. Mais à chaque fois, le joueur désigné par la syllabe -«lier» quand le meneur pose sa question, indique le chiffre de son choix. Vers 1935, on retrouve la même formulette sous une forme un peu modifiée:

- Combien faut-il de clous pour ferrer un cheval blanc à quatre pieds?  
Cet autre empro est en partie chanté et en partie rythmé recto tono.

*Pimpanipâille*



Pim - pa ni - pail - le Le roi des Pa - pil - lons  
Se fai - sant la bar - be Se cou - pa le men - ton

(Parlé)

1, 2, 3, de bois

7, 8, 9, de bœuf

4, 5, 6, de bise

10, 11, 12, de bouse Va-t'en à Toulouse!

N.B. On trouve aussi 10, 11, 12, va-t'en à Toulouse, et 4, 5, 6 de buis.

Le roi des Papillons est également appelé Pimpinipâille (1885) à Estavayer et Pimpanicâille (Fribourg 1935).

Nous avons vu (page 163), le parti qu'on avait tiré dans une autre formulette du roi qui s'est coupé le menton.

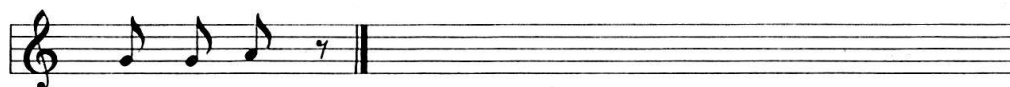
*Din, don, bâlon*



Din, don, bâ - lon, Qui y a-t-il par - mi ces gens Dans  
C'est la fill' au grand gé - ant  
Que l'on port' à bap - ti - ser



un bas - sin d'ar - gent, Pin, pan! Le bas - sin se cas - se  
L'enfant le dé - pas - se



Pif, paf, pouf.

Ra - ta - pouf

(parlé) Mad'moiselle, allez-vous en!

Madame de Vevey-Volmar, qui est le seul témoin pour cet empro (\* vers 1857) m'a dit que ce rythme et cet air étaient ceux du «trèkondon» (carillon) d'Estavayer en son temps. Ce «trèkondon», je l'ai entendu aux fêtes, dès 1929. C'était – en moins bien – un peu ça. On ne peut pas faire grand' chose avec quatre cloches qui donnent les notes mi, do, la, la (la d'en haut et la d'en bas). De plus, le carillonneur qui n'avait guère l'oreille musicale, empoignait de chaque main une manette, et mettait les deux pieds chacun sur une pédale, puis, des quatre membres à la fois, tirait et pédalait, si bien que le «trèkondon» se bornait à une suite d'accords mi-do-la-la sur un rythme de huit doubles croches, puis deux croches, puis quatre doubles croches et cela recommençait... un peu selon le souffle du sonneur qui, étant fort gros, l'avait assez court.

*Sur la route de Bourgogne*

Voici une comptine non chantée, que l'on utilisait vers 1875 à Estavayer. Rimée, elle se débite recto tono sur un rythme binaire dont le premier temps est fortement accentué.

Sur la route de Bourgogne  
Je rencontre un petit homme  
Qui mangeait du pain, des pommes  
Et buvait du ratafia.

L'histoire est si simple et si claire, que cette comptine, originaire de France, comme l'indiquent la Bourgogne et le ratafia, ne comporte qu'une variante sans importance au vers 1: «En passant par la Bourgogne.»

Peut-être est-ce cette histoire de petit homme qui vend quelque chose qui a suggéré aux enfants la formulette suivante (Estavayer vers 1930):

*Il y avait à Neuchâtel*

Il y avait à Neuchâtel  
Un petit polichinell'  
Qui vendait de la ficell'  
Pour 1, pour 2, pour 3, pour 4, pour 5, pour 6,  
pour 7, pour 8, pour 9, Bœuf!

Variante au vers 2: Trois petits polichinell's.

*Une boule*

Dans certaines comptines le rythme l'emporte sur le sens. N'allons pas croire que les paroles actuellement inintelligibles aient eu autrefois un sens qui s'est perdu par suite de déformations. Cette comptine utilisée vers 1875 à Estavayer serait une preuve de plus du contraire:



On trouve des variantes dans la finale

Estavayer vers 1885 et 1915, 1920

Fribourg 1930



On remarquera sans peine tout d'abord que la variante «un homme» n'ajoute rien au sens: elle rime, tout est là et c'est bien suffisant pour l'enfant. D'autre part, les paroles, sans queue ni tête, se sont conservées durant plus de 50 ans sans changements notables. Preuve que le sens n'a aucune importance ici.

*Indi, pindi*

S'il en fallait une démonstration plus probante, la formulette que nous citons maintenant la fournirait certes. La comptine que voici se déclame recto tono, sur un rythme à 2 temps:

Indi, pindi, topité  
Visa, visa, dominé  
Akrepô, misternô  
Aliondé chasistô.

Cette formule était en usage à Estavayer vers 1875. Je l'ai trouvée chez un seul témoin. Sans doute la mémorisation de cette suite de syllabes a-t-elle, par sa difficulté, défavorisé la survie de ce monument du genre.

J'en arrive maintenant aux comptines que j'ai pu recueillir à La Roche, mon village d'origine. Je les tiens de mon père Marc Brodard (\* 1862) et de ma mère, Emélie Brodard (\* 1867), tous deux originaires de ce village qu'ils n'ont jamais quitté.

*Une épingle casinette*

Cette comptine que chantait ma mère vers 1874, était encore en usage à La Roche vers 1910:



Une é - pin - gle      ca - si - nett'      Pomm' d'or  
Qui est tombée dans      ma lu - nett'      Pomm' d'argent

(Parlé) Ma commère, allez-vous en! (sur le même rythme que les vers 1 et 2).

*Une poule sur un mur*

On chantait sur le même air vers 1875 également:

Une poule sur un mur  
Qui picotait du pain dur  
Picotin  
Picota

(parlé) Lèv' la queue et saute en bas!

*Une pomme cardinal*

Sur le même air encore, ma mère chantait cette comptine de son enfance (1875):

Une pomme cardinal  
Pour combattre l'animal  
Pomme d'or,  
Pomm' d'argent,

(parlé) Ma commère allez vous-en!

Son frère (\* 1860) chantait, lui: «A l'èpinga cardinal». Le vers final étant «Ma commère» ou aussi «Ma comète» allez, etc. Vers 1910, mes sœurs chantaient la même version que ma mère, mais le vers 2 était: Qui fait battre l'Allemagne; le vers final: Mad'moiselle allez vous-en.

La formule usitée par mon oncle où l'on a traduit en patois le mot épingle du vers 1 pour en faire èpinga, du patois de chez nous, montre, me semble-t-il, la vitalité du patois à cette époque. J'ai du reste recueilli chez nous plusieurs formulettes en patois, ou du moins sonnant comme notre patois.

*Alnêya, botenêya*

Le même oncle maternel, (\* 1860) nous citait une comptine en usage dans son enfance. Les mots compréhensibles en sont patois.

- |                             |                          |
|-----------------------------|--------------------------|
| 1. – Alnêya                 | ?                        |
| 2. – Botenêya               | ?                        |
| 3. – Ke ch'apêlê Mardzolêna | Qui s'appelle Marjolaine |
| 4. – Dou byan               | Deux blancs              |
| 5. – Dou nê                 | Deux noirs               |
| 6. – Pyanta krê             | Plante croix             |
| 7. – Vîr' la krê            | Tourne la croix          |
| 8. – Tîr'tè in dêrê         | Tire-toi en arrière      |

Mon père (\* 1862), son camarade d'école, nous la citait avec les variantes suivantes:

1. – Anemêya (qui signifie Anne-Marie)
8. – tir'tè in'êrê (tire-toi en arrière).

La première variante est dûe sans doute au souci de remplacer par un mot chargé d'un sens cet Alnêya qui n'en a pas. Quant à la variante du vers 8, elle est simplement une forme moins archaïque, mais de sens exactement identique. Il ne sera pas sans intérêt de citer la même formule sous la forme qu'elle avait à Cerniat en 1930 environ:

- |                           |                     |
|---------------------------|---------------------|
| 1. – Anêya                | ?                   |
| 2. – Botenêya             | ?                   |
| 3. – Cuchapala Mardzolêna | ? ? Marjolaine      |
| 4. – Chi dou byan         | Celui du blanc      |
| 5. – Chi dou nê           | Celui du noir       |
| 6. – Tir' ta krê          | Tire ta croix       |
| 7. – Pyanta krê           | Plante croix        |
| 8. – Tir' tè in' êrê      | Tire-toi en arrière |

Je ne résiste pas au plaisir de vous citer ce qu'en a fait un garçon de Fribourg en vacances à Cerniat vers 1930. Il me l'a débitée en accentuant non pas sur l'avant-dernière syllabe -êya, -êna, etc., mais, ignorant complètement le patois, il a accentué sur la dernière et voici «sa version» de ville!

1. – Anayá
2. – Botnayá
3. – Cuchapalá Madzonayá

Le reste est conforme à la version de Cerniat 1930.



La finale (vers 5 à 8) de la première formule de cette comptine se retrouve dans une autre que me citait précisément le même oncle Firmin (\* 1860). La voici:

*Pompon, riboton*

Pompon ?  
 Riboton ?  
 Katr'dzeniyè chu on pon (quatre poules sur un pont)  
 (Le reste comme Alnêya, page 170).

Elle était encore en usage à La Roche vers 1900.

Bien fin qui me traduira la comptine suivante, citée par le même oncle Firmin (\* 1860):

*Arol*

Arol  
 Barol,  
 Soulèss  
 Pantèss  
 Coucouss

La même formulette était également en usage à Broc vers 1875.

*Arola, barola*

J'ai trouvé un curieux mélange de cette formulette avec la précédente chez Mgr Dévaud, le célèbre pédagogue né à Grange-la-Bâtiaz (vers 1880) en plein domaine du patois kouètsou (Plaine fribourgeoise). Voici cette formulette. Conformément à la morphologie du kouètsou, les *ê* du gruvèrin sont des *â*, les *o* deviennent des *ou*, les *in*, des *an*.

Arola	?
Barola	?
Rètire tè dan ta tsapala	Retire-toi dans ta chapelle
Don byan	Du blanc
Don nâ	Du noir
Vîr' la krâ	Tourne la croix
Tir' tè in dêrâ	Tire-toi en arrière

*Rata, Pata*

La plus brève comptine utilisée vers 1875 à Estavayer m'a été citée par une personne d'Estavayer qui ne savait pas le patois. Sur quatre mots, trois sont patois. Cela n'en a guère plus de sens pour autant.

Qu'on en juge :

Rata	Souris
Pata	Patte
Mata	?
Fro !	Dehors !

Un instituteur originaire de Riaz (Gruyère) a apporté à La Roche 1906 cette comptine sous la forme suivante : Tsata, Pata, Mata, Rata, Guigne, Fro.

*Châva, châva, pèlerin*

Voici un tout autre genre de formule, du moins quant à son emploi. Au moment où monte la sève, les garçons de La Roche faisaient autrefois des sifflets de saule ou de frêne. Avec le manche de leur couteau de poche, ils frappaient sur le bout de branche destiné à devenir sifflet et le tournaient sur leur genou en psalmodiant la formule suivante, qu'ils recommençaient patiemment jusqu'à ce que l'écorce se séparât du bois :

Châva, châva, pèlerin	Sève, sève, pèlerin
Koua mé d'ivouè tchyè dè vin ;	Il court plus d'eau que de vin
Trè kouârdè chu on pon,	Trois cordes sur un pont
Ouna tirè, l'ôtra ron ;	L'une tire, l'autre rompt
L'omo l'a pèrdu l' talon,	L'homme a perdu le talon
La fèna pyâre aprî,	La femme pleure «après»
L'omo li di : «Pyâra pâ,	L'homme lui dit : «Pleure pas,
No-j'in rè farin yon :	Nous en referons un :
Ch'apèlèrè Djyan-Yôdo».	Il s'appellera Jean-Claude».

*Fêra, fêra mon tsavô*

On utilisait pour le même usage la formulette plus brève :

Fêra, fêra mon tsavô por alâ dèman à la chô  
 Fêra, fêra mon poyin, por alâ dèman ou vin.  
 Ferre, ferre mon cheval, pour aller demain au sel.  
 Ferre, ferre mon poulain, pour aller demain au vin.

Il s'est même produit un mélange des deux formules. On disait vers 1900 :

Châva, châva mon tsavô, etc.	Sève, sève mon cheval...
Fêra, fêra mon poyin, etc.	Ferre, ferre mon poulain...

Cette brève étude n'a de loin pas la prétention d'être exhaustive. Elle s'est bornée, à dessein, aux formulettes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, comparant, quand il y avait lieu, les textes d'alors, avec leurs correspondants entre 1900 et 1935 environ. Je possède une collection plus riche de comptines en usage vers 1935. Elles sont généralement plus brèves; certaines même n'offrent plus aucun intérêt sinon utilitaire, pour compter et choisir un joueur, ce qui se fait même souvent par simple tirage au sort, chacun des deux joueurs levant simultanément un certain nombre de doigts après avoir déclaré: «Pair» (par exemple). Si le nombre de doigts levés par les deux joueurs est pair, il a gagné et peut choisir son camp pour jouer au foot-ball par exemple. On le voit, même chez les enfants, l'utilitisme tend à supplanter la poésie.